

Document : QUAGHEBEUR M., *Littérature de Belgique francophone* in JOUBERT J.-L. (dir.), *Littératures francophones d'Europe*, Paris, 1997.

Vieux pays aux noms multiples qui n'a cessé de poursuivre un développement économique tel qu'il compte, à la fin du XIX^{ème} siècle, parmi les premières puissances industrielles du globe, la Belgique (...) aborde son histoire contemporaine avec un « déficit » d'image et d'imaginaire. Une frontière quasi immuable depuis la désagrégation de l'empire romain, celle des parlers latins et germaniques, ne la traverse-t-elle pas, en outre, d'Ouest en Est, lui interdisant de se définir globalement à partir d'un lien entre territoire, langue et identité ? Quand on sait la place que la langue et la littérature ont jouée dans l'unification française et la trace que laisse ce processus dans les modes de représentation propres à la culture française, on imagine les problèmes des francophones de Belgique appelés à se vivre et à se définir à l'aune d'un modèle qui leur interdit d'aller jusqu'au bout de leurs singularités. Le monocentrage radical du système éditorial de langue française entraîne, pour ceux qui cherchent à inventer, malgré tout, les modes d'expression d'une différence, inexprimable au travers des seuls modèles français, la nécessité de passer par les systèmes de reconnaissances parisiens.

Ainsi naissent la complexité identitaire belge – que l'on peut affiner encore selon les époques et les régions – et la singularité d'une production ancienne et incessante. Certaines des traces écrites les plus anciennes de la langue et de la littérature d'oïl, c'est-à-dire du français, s'y retrouvent en effet. [...] Elles attestent de la vie de la langue dans des contrées où le français est depuis toujours langue maternelle originaire, mais où l'éducation forgée à partir des seuls modèles français a fini par créer une sorte de décalage linguistique et d'aliénation culturelle. Ce phénomène se produit avec la constitution du français moderne et des appareils idéologique et institutionnel de la langue et de la littérature françaises ?

Durant les deux derniers siècles, l'écrivain francophone de Belgique adopte dès lors trois grands types d'attitudes face à la langue et aux modèles littéraires. Pour les uns, la norme littéraire française est un absolu, un universel auquel il s'agit de se conformer – jusqu'à nier parfois toute spécificité. D'autres tentent, au contraire, de redonner corps et vie à une langue asséchée à force d'avoir voulu coller à des modèles étrangers. Ils la malaxent donc, la carnavalisent et y injectent des vocables ou formes extérieurs à la doxa française. D'aucuns, enfin, prennent acte de l'état de cette langue en leur temps, tout en la sachant en partie inapte à l'expression de leur trajet et de leurs spécificités. Ils la poussent dès lors subtilement aux limites de la correction apparente afin d'y faire entendre ce qu'elle ne prétend pas dire ou ne permet pas d'atteindre.

Ces trois attitudes se retrouvent dans chacune des phases du développement des lettres belges de langue française et de leur autonomisation relative par rapport au monopole parisien. Comme à l'idéologie qui sous-tend la vision de la littérature en France, « nation littéraire » par excellence. Liées aux mentalités qui découlent de l'histoire des Pays-Bas, de la Belgique contemporaine et du système de représentation français, elles dessinent les caractéristiques essentielles de la lente émergence du premier pôle littéraire francophone à se vivre comme tel, tout en ayant grand mal à le dire et l'accepter.

Questions

1. Comment l'auteur explique-t-il la complexité identitaire de la littérature belge d'expression française ?
2. Selon l'auteur, quelles sont les trois attitudes qu'adoptent les écrivains francophones de Belgique face à la problématique de la langue ?

Document : cfr DENIS B., KLINKENBERG J.-M., *La littérature belge, précis d'histoire sociale (Espace Nord, 221)*, Bruxelles, 2005.

Jean-Marie Klinkenberg, et Benoît Denis distinguent trois phases d'une histoire dominée par les rapports à son voisin français et son champ littéraire :

1. 1830-1918 : période « centrifuge »/« thèse ».

Cette phase se caractérise par la volonté de construire une littérature nationale distincte de celle de la France. La notion de « l'âme belge » est définie par Edmond Picard : c'est le mélange de tempéraments latin et germanique qui se rencontrent sur son territoire. La Belgique se distinguerait donc par une « nordicité » qui imprégnerait toute la production littéraire. Cela conduira à une survalorisation paradoxale de la composante culturelle flamande du pays, sans cesse convoquée comme définitoire d'une identité belge qui ne trouve pourtant son expression légitime qu'en français.

2. 1918-1960 environ : période « centripète »/« antithèse ».

Sous la pression des revendications politiques et culturelles flamandes, la façade unitaire du pays va s'effriter de plus en plus ; la Belgique est désormais divisée en deux communautés linguistiques et le mythe nordique vole désormais en éclat (accentué par la tragédie de la 1^{ère} GM). Sans le secours de l'âme belge, les écrivains se tournent alors vers Paris et la France, source de leur identité culturelle et littéraire. La littérature belge devient alors partie intégrante du domaine français comme l'affirme le *Manifeste* du Groupe du Lundi en 1937, le texte le plus représentatif de cette tendance.

3. Fin des années '60/ « synthèse » ?

Le processus de fédéralisation est en marche ; les francophones recherchent des institutions politiques capables de leur faire prendre leur avenir en main ; retour des préoccupations identitaires. Cette situation ne se traduit pas en littérature par un repli sur soi mais génère une attitude mixte, dialectique, où l'on retrouve des traits des deux phases précédentes : le marquage identitaire, formulé la plupart du temps sous une forme interrogative, n'exclut pas la volonté d'insertion dans l'espace français, lui-même plus ouvert à l'altérité culturelle.